

Le blanc, le rouge et le noir

Anne Hébert, *Kamouraska*, Points, 2007 [1970], 245 p.

Robert Lalonde

Numéro 301, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69947ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lalonde, R. (2013). Compte rendu de [Le blanc, le rouge et le noir / Anne Hébert, *Kamouraska*, Points, 2007 [1970], 245 p.] *Liberté*, (301), 62–63.

Voix d'outre-tombe

ROSALIE LAVOIE

Anne Hébert, *Les fous de Bassan, Points, 1998 [1982], 248 p.*

L'ŒUVRE D'ANNE HÉBERT fait partie de celles qui ne s'épuisent pas, elle continue aujourd'hui de faire entendre sa vérité grave et inquiétante dans notre modernité blasée, parole d'une «épouvantable richesse», presque prophétique, elle dévoile ce que nous sommes. Et puisqu'il faut encore, et peut-être plus que jamais, défendre la littérature, je le ferai avec un argument qui m'est précieux : la littérature nous force à l'éveil, et l'œuvre d'Anne Hébert le fait avec puissance. Il me semble en effet qu'une des tâches de l'écrivain est de nous tirer de notre sommeil et de nous sortir de nos balbutiements pour nous éveiller à la parole. Si, à mon sens, toute l'entreprise romanesque d'Anne Hébert se trouve en germe dans *Le tombeau des rois*, *Les fous de Bassan* demeure un texte d'une redoutable acuité poétique et politique, marquant aujourd'hui encore notre paysage littéraire.

La petite communauté protestante de Griffin Creek vit recluse dans l'austérité de la Loi. Entre falaise, océan et vent qui rend fou, elle s'affaire à ses tâches mémorielles, jusqu'à ce que le temps s'arrête définitivement le soir du 31 août 1936; les hommes bêchent, bûchent, battent, ordonnent et violent dans la légitimité que leur confère la Loi; les femmes bêchent, bûchent, servent, se taisent, mais savent les choses enfouies, elles se méfient des hommes et de leurs fils, et détiennent la mémoire qu'elles ravivent au petit jour dans la mer où elles iront mourir et d'où elles hanteront les vivants.

Olivia et Nora, «derniers fleurons d'une lignée de femmes obscures», ont réveillé par leur beauté, leur arrivée dans le désir, leur force et leur façon d'être libres la faim des hommes de Griffin Creek. Il s'agira de combler cette faim. Posséder les Atkins par tous les moyens, en faire des servantes ou planter son bec étroit et pointu dans leur chair et les dévorer, les faire taire pour que disparaisse ce qu'elles font surgir et ce qu'elles ravivent, éteindre ce qu'on pressent en elles de vivace, les museler. Il s'agira de mettre fin à cette lignée de femmes obscures.

Si c'est Stevens qui, par sa main, sa bouche et son sexe, cherche à mater les adolescentes et finit dans la rage par les tuer, c'est par lui et à travers lui que se fraient la main, la bouche et le sexe de tous les hommes du village qui désirent les posséder, les dévorer, les faire taire une fois pour toutes, comme cela a été fait avec leurs mères et leurs grand-mères, comme de tout temps.

Nous ne sommes pas sorties de Griffin Creek.

Je lisais récemment *Arvida* et j'y ai entendu résonner les voix d'outre-tombe d'Olivia et de Nora chez les «Sœurs de sang», livrées aussi au monstre. Ces voix, celles des Atkins, celles des sœurs, puis, plus loin encore, celles de nos mères, nous disent que de tout temps et en tout lieu on cherche à étouffer les filles, les femmes, et avec elles leur puissance – je ne parle pas ici d'une puissance qui serait par essence féminine; c'est une force intrinsèque d'un formidable pouvoir créateur qui, encouragée et valorisée chez les hommes, est le plus souvent refusée aux femmes. On les brise d'abord en les abusant de toutes les manières, en les violant, en faisant naître en elles la peur de ce qu'elles sont et la peur du monde, il s'agit d'en faire de belles choses frêles et muettes. Ensuite, ça va tout seul, la peur intégrée, fêlure irréparable au corps, nous nous conformons à ce que nous croyons devoir être, nous nous taisons – nous écouterait-on? –, nous ne savons plus nous tenir droites et entières dans le monde et face à lui, et nous finissons dans la peur d'exister avec tout ce que veut dire être vivantes. Et lorsque nous ne mourons pas comme dans *Les fous de Bassan* de la main des hommes en rage d'emprise, nous mourons lentement de ne plus savoir ce que nous sommes.

Les hommes bêchent, bûchent, battent, ordonnent et violent dans la légitimité que leur confère la Loi; les femmes bêchent, bûchent, servent, se taisent, mais savent les choses enfouies.

Olivia de la Haute Mer, de sa tombe océanique, nous parle de ce qui se trame de plus sombre dans la communauté des hommes, dont les femmes sont exclues, mais dont elles doivent pourtant subir la Loi.

Elle nous met en garde contre l'ombre qui surgit toujours de derrière, cette ombre est longue, elle vient de loin et «ne désire rien tant que de réveiller la plus profonde épouvante en [nous] pour s'en repaître comme d'une merveille». À cette ombre, il faudra désormais opposer la femme obscure. **L**

Le blanc, le rouge et le noir

ROBERT LALONDE

Anne Hébert, *Kamouraska, Points, 2007 [1970], 245 p.*

LE ROMANTISME – il faut le rappeler, en cette ère qui confond, emmêle et dénature tout – n'est pas affaire de sentimentalité, de sensibilité à fleur de peau, d'attendrissements et de désenchantements successifs, de passages. Le romantisme passe rarement à la télévision. Il est affaire de violence, de fureur, de sang, affaire de vie et de mort. Il s'agit d'attenter au monde et à soi-même, de tenter de triompher du mal tout en sachant qu'on risque d'en mourir. Parce qu'il n'y a pas moyen d'exister autrement, parce que nulle loi, nulle morale ne peut arrêter le carnage, plus beau, plus vrai, plus libérateur, même, que la raison et le bon sens, ces deux incapables de garder les loups en cage, moins encore de les abattre. Stendhal, Kleist, Dostoïevski ont fait jaillir le sang, l'ont fait bouillonner comme du champagne aux commissures des plaies. Luttés à mort, exaltées par une noire, radieuse certitude : la souffrance et la mort valent mieux que l'errance sur le chemin tracé, le sentier battu, mieux surtout que la vision commune, qui assassine avec une effrayante lenteur, à feu doux, escamotant les grands soirs d'orage, muselant «ce dédain que j'ai de la foule méchante» (Nelligan), ratatinant le cœur, la galaxie du cœur, dans son étroite prison de chair.

Kamouraska et Sorel, contrées à la fois réelles et imaginaires, où vacillent *Les songes en équilibre*, où gronde *Le torrent*, craquent les murs des *Chambres de bois*, sortent les spectres du *Tombeau des rois*, sévit, sous la torpeur apparente des grandes



« Y a pas trop de boucles ?
 — Non, non, c'est ça le concept : les Jardins de Dédale.
 — Dédale qui déjà ? »

maisons seigneuriales, *Le temps sauvage*. Je ne mets pas ici, pour rien, bout à bout, les titres des ouvrages d'Anne Hébert ayant précédé *Kamouraska* : le grand roman est la cuve alchimique, le chaudron des sorcières – Aurélie tenant haut la cuillère, brassant rageusement le sang mêlé au poison, le blanc de la neige, le noir de la nuit, le rouge du sang, les trois seules couleurs du livre, celles de la passion dansant avec la mort.

« Noir sur blanc. Noir, noir, noir le cheval et le traîneau. Et la neige, aveuglante, sous tes pas, jusqu'au bout du chemin. De tous les chemins. »

L'histoire est à la fois très simple et très compliquée. Récemment, lors de la rediffusion du beau film de Claude Jutra à la télévision, un chroniqueur facétieux – sans doute perplexe devant le grand ouvrage – présentait ainsi *Kamouraska* : « Les tribulations d'une jeune femme du dix-neuvième siècle, déchirée entre son devoir d'épouse et de mère et une passion ravageuse pour un étranger. » Soit ! C'est tout à fait cela. On sent bien cependant la hâte de couper court, le malaise de s'aventurer un peu plus loin, sans doute trop loin. Et pour cause : l'anecdote

est une toile de fond, un trompe-l'œil, un miroir aux alouettes. On peut entreprendre la lecture du roman en imaginant justement une sorte de *Autant en emporte le vent*, un conte plein de bruit et de fureur, de passion dévorante et de soleils couchants incendiant tout le ciel, et qui va nous bouleverser sans trop nous mettre en péril, nous ravager somme toute assez confortablement.

Or, dès la première page, il semble y avoir maldonne. L'auteure ne paraît pas tant mener le récit qu'être menée par lui. On n'apprend ni où ni quand ni comment « l'été passa en entier ». Tout de suite le temps est chambardé. La conteuse ne raconte pas, elle se souvient, elle est impitoyablement soumise au désordre de sa mémoire. Les phrases sont suspectes. Apparemment, l'auteure ne maîtrise pas son sujet. Elle erre, avance, recule. On ne sait pas – pas encore – pourquoi. Il y a camouflages, dissimulation, dérobade : le récit est impénétrable, occulte. Il avance en reculant, recule en avançant, furtivement. C'est, dès le départ, dissonant, asymétrique, discordant. Seul le ton de la narratrice, sa voix rauque, nous enjoint de poursuivre la lecture. Parce qu'on a le soupçon – le soupçon seulement – que le cataclysme entraperçu sera le nôtre. Il va s'agir d'abord et avant tout de moi, qui vais lire la femme qui délire. Je ne suis pas séduit, enjôlé, pas même appelé. L'auteure ne me tiendra pas la main dans le dédale : je suis happé, agrippé au passage, attrapé comme

par mégarde, emporté malgré moi. « C'est cela ma vraie vie : sentir le monde se diviser en deux haies pour me voir passer. » J'y suis, dans cette haie, en compagnie d'inconnus aussi médusés, aussi voyeurs, épieurs que moi, regardant passer Elisabeth d'Aulnières, veuve d'Antoine Tassy, épouse en secondes noces de Jérôme Rolland et qui a « envie de rire à la face du monde entier ». Et alors, c'est le vertige : il ne s'agit pas d'elle, mais de moi.

Déconstruit bien avant l'ère de la déconstruction, romantique bien après le décès du romantisme, proche parent de Faulkner et de Virginia Woolf, sans jamais tenter de leur ressembler, le grand roman est un frêle traîneau qui file, tout seul, échevelé, orgueilleux, épouvanté, libre et menacé de toute part, dans le vaste océan blanc. Anne Hébert, contre toute attente, toute mode, tout courant, tout bon sens, nous a donné, avec *Kamouraska*, notre Anna Karénine, notre Jocaste, notre Médée des pays d'en haut, dont le nom algonquin signifie : « Il y a joncs au bord de l'eau. »

Et c'est moi encore, le roman refermé, ce libéré sous caution, fantôme qui survit au beau grand désastre, à l'assassinat de sa passion et qui fait semblant de vivre dans « l'attente d'une certaine lettre qui me bat dans les veines ». Moi qui déclare, le feu presque éteint : « Mourir une fois, deux fois, à l'infini, jusqu'à ce que ce soit la dernière fois. La vie n'est pas autre chose, après tout. » **L**